

Récit illustré de vers des premières amours
parisiennes de Saint-Pol-Roux

Le poète et la Chate⁽⁶⁾

par Mikaël Lugan.

Des amours de Saint-Pol-Roux, les biographes n'ont voulu retenir qu'un nom, l'essentiel, celui d'Amélie, la belle Montmartroise rencontrée en 1891, qui lui donnera quatre enfants, et avec laquelle il se mariera en 1903. Elle fut « l'exquise fille de Paris qui charma, de sa grâce jolie, toutes [s]es solitudes¹ ». Elle fut l'épouse, et elle fut la mère. Puis elle fut l'amie :

On est l'époux, on est l'épouse, on est deux, mais que s'échange une caresse entre cette rose et ce pommier, voici que l'on est trois.

Une caresse encore, et l'on est quatre.

Une autre encore, et l'on est cinq.

Et l'on est six.

Et l'on est sept.

Et l'on serait le monde entier si l'amour ne devait céder la place à l'amitié.²

Il y eut pourtant d'autres amours, moins durables, moins sereines, moins complices. Il y eut, qui fut la compagne du point encore canonisé Paul Roux³, dans sa prime jeunesse poétique, Élisabeth Dayre. La jeune fille n'est pas une inconnue ; elle joua un rôle non négligeable, quoique souterrain, dans l'histoire du symbolisme. Où et comment le poète la connut-il ? Probablement dans quelque café où s'élaborait la littérature nouvelle. Très certainement en 1885. Élisabeth avait eu une fille d'un premier mariage, Lucienne ; elle avait vingt-cinq ans et aimait tant la poésie qu'elle avait fait vœu de l'êtreindre physiquement. Or poésie est Protée. Et la jolie Arlésienne (car elle était d'Arles), aux yeux lilas, dut se résoudre à essayer plusieurs de ses incarnations. Mais n'anticipons pas. Paul Roux aime Élisabeth, qui dut l'aimer — à sa façon. De cette relation, trois poèmes inédits, recueillis dans un cahier conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet⁴, témoignent. Tous trois portent la dédicace transparente : « à Lyse d'Arles » et furent composés entre le 2 et le 29 novembre 1885. Le premier, intitulé « Requête », manifeste déjà une intimité consommée ; l'amante s'y fait confidente et consolatrice :

*Toi, brun témoin de mes Chimères,
Bulles de mes bouleux orgueils ;
Urne de mes gouttes amères ;
Ferme l'écluse de mes deuils.*

¹ Lettre inédite à André Antoine du 14 novembre 1923. Amélie était morte dix jours plus tôt à l'âge de 54 ans.

² Saint-Pol-Roux, « Caresse » (dédié à Mme Amélie Saint-Pol-Roux), *De la colombe au corbeau par le paon*, Paris, Mercure de France, 1904.

³ Nous respecterons, dans cette relation, les formes successives du nom du poète.

⁴ Sous la cote Ms-Ms 22890.

*Sois la geôlière des Audaces
Qu'en ton oreille épand ma foi.
Unique miroir de mes faces,
Seule, oh ! seule réfléchis-moi.*

Au poète de distribuer les rôles. De maîtresse la voici désormais devenue muse :

*TOI ; grain de blé d'or qui serait noir ; doux ramage
De rossignols fêlés ; quand sonnent tes grelots,
Je ris dans une Crau qu'un fier soleil saccage
Et vois un chant de coq dans des coquelicots.*

“ Elle collectionnait
les poètes, et son goût
ostensible, presque
maniaque,
la fit surnommer
La petite anthologie. ”

On sent pourtant déjà poindre dans ces derniers vers du deuxième poème, « À mon Arlésienne⁵ », l'ombre d'une inquiétude. Inconsciemment sans doute, l'image révèle la duplicité de la femme dont le rayonnement (*blé d'or*) est de lumière noire, et dont la voix mélodieuse est promesse d'une brisure. Mais en ces dernières semaines de 1885, au cours desquelles le jeune poète écrit beaucoup et affirme son génie, le temps n'est point venu encore des doutes et des disputes. C'est l'heure pour Paul Roux, qui achève *Lazare*, une pièce où triomphe la Mort, de chanter, faisant parallèlement œuvre de vie, le désir :

*Lyse, ô Lyse, épampre ta vigne.
À nu tes grappes ! Mon ardeur
Solaire de désir s'indigne
Devant ces cloisons de pudeur.*

*Tombés du ciel blafard des Drames,
Mes yeux ont léché des crapauds,
Mes jouets hérissés de lames
Ont enflammé des échafauds.*

[...]

*Mon rêve étourdi de surprises
Veut s'égayer en détroné
Et, se fleurissant de brises,
Resteller son azur fâné.*

*Jadis, réponds ô Chate⁶ d'Arle,
N'allais-tu pas, soins éloquents,
Jeter ton avril de buscarle⁷
Aux Cauchemars des Aliscans⁸ ?*

⁵ Le poème est daté du 26 novembre 1885.

⁶ La chate, *chato* en provençal, désigne la jeune fille.

⁷ La buscarle, ou *bouscarlo*, est le mot provençal pour fauvette.

⁸ Les *Alyscamps* (Champs-Élysées) étaient une nécropole romaine, située à l'entrée d'Arles. Intitulé « Oraison / à une amie arlésienne après la composition d'un drame sombre », ce poème, le dernier du cahier explicitement dédié à Lyse d'Arles, est daté du 29 novembre 1885.

⁹ Dans *Les saisons littéraires de Rodolphe Darzens* (Paris, Fayard, 1998), Jean-Jacques Lefrère, à qui nous emprunterons quelques-uns des détails de cette relation amoureuse, rapporte que « Roux ne cherchait nullement à faire mystère de cette liaison, permettant même à sa maîtresse de porter son nom ou de signer ses lettres *Élisabeth Roux* ».

Élisabeth et Paul formaient alors un couple. On les voyait ensemble et les amis n'hésitaient pas à nommer la jeune femme, avec l'assentiment du poète, M^{me} Roux⁹. L'orage n'allait cependant pas tarder à gronder dès les premiers mois de l'an 1 du symbolisme. Un groupe de jeunes poètes s'était constitué, peut-être autour de Villiers de l'Isle Adam : Rodolphe Darzens, Pierre Quillard, Ephraïm Mikhaël, Jean Ajalbert et Paul Roux, tous jeunes et désireux de se faire un nom dans la petite République des Lettres. Une idée de revue naquit, à la fin janvier 1886, et ce fut *La Pléiade*, dont on confia la direction à Darzens, et qui vagit en mars. Notre Chate, qui aimait tant, comme l'avons dit, la poésie, ne put que s'émouvoir d'appartenir — par alliance — à ce lyrique aréopage. Et, réciproquement, sa beauté ne pouvait manquer d'inspirer le petit

groupe. Le premier à céder au charme d'Élisabeth fut — à tout seigneur, tout honneur — le directeur qui, dans la deuxième livraison (avril) de la revue, lui dédia un poème, « Vers l'oubli ». M^{me} Roux avait-elle déjà, à cette date, consommé l'adultère, ou sont-ce ces vers qui la décidèrent ? Quelques semaines plus tard, elle découcha et quitta Paul pour l'ami Rodolphe. Il y eut une première lettre¹⁰ résignée du *mari* trompé à l'amant triomphant :

L'amitié est quelquefois une énigme. Je vous aimais pourtant bien, allez. Je ne vous en veux pas et je vous embrasse.

Paul.

Dites-lui que je l'abandonne sans lui en vouloir. Je l'adorais.

Puis, des propos blessants de Darzens métamorphosèrent la résignation en colère :

N'oubliez pas ces mots et vis-à-vis de moi ne vous livrez plus à un enfantillage qui pourrait vous coûter la vie.

Le soleil a du bon ; regardons-le le plus longtemps possible. Et tout cela, je l'écris sans fièvre.

Les lignes étaient menaçantes et Darzens, dont la réputation de bretteur dépassait celle de poète, envoya ses témoins, Mikhaël et Ghil, à Paul Roux. Le duel n'eut pas lieu¹¹, mais le groupe s'en trouva affaibli et la revue survécut difficilement à la brouille de deux de ses membres fondateurs. Un sixième numéro parut en août, mois au cours duquel les relations entre les deux hommes s'envenimèrent dangereusement ; un septième et dernier parut, difficilement, en novembre. Dans cette ultime livraison, Roux donna un poème en prose, « Sur le cadavre d'un petit Savoyard¹² », malicieusement dédié à M^{me} Élisabeth Dayre, et Ephraïm Mikhaël, une « Tristesse de Septembre » en vers, dédiée à la même. Il n'est donc pas impossible que la belle Arlésienne fût aussi la maîtresse de ce dernier. Car elle collectionnait les poètes, et son goût ostensible, presque maniaque, la fit surnommer *la petite anthologie*.

La disparition de la Pléiade ne sonna pas pour autant la fin des relations de Paul Roux et de sa Chate. Des poèmes, restés inédits, semblent en effet attester — malgré l'absence de dédicace explicite — que la fugueuse revint plusieurs fois au foyer. Ainsi cette « Marche inéluctable¹³ », généreuse, et qui témoigne d'un amour désintéressé du poète pour sa maîtresse :

*Ô pieds aussi petits que ses grandes oreilles,
Fins pieds de ma Compagne-aux-bras-lourds-de-péchés,
Pieds qu'on dirait éclos d'aprilines corbeilles,
Jeunes pieds qu'ont meurtris les vieux chemins marchés,
Je vous absous des pas hors du logis fidèle
En lequel élabore mon esprit lointain
Je sais me contenter du retour d'hivronnelle
Et mon argile abrite un cœur samaritain.
Non, maligne n'est point votre perfide allée
Vous courez où vous mène un étrange désir
Et vos coupables pas à travers la Vallée
Ne sont pas les mobiles de votre plaisir.*

Paul Roux avait accepté la nature fuyante d'Élisabeth, sa duplicité, sa propension aux escapades.

*“ ... Fugueuse,
diabolique, insaisissable,
telle fut la Chate de
Saint-Pol-Roux. ”*

¹⁰ J'emprunte les extraits des lettres de Roux à Darzens à Jean-Jacques Lefrère.

¹¹ Élisabeth Dayre sera à l'origine, quelques années plus tard, d'un duel bien réel celui-là, entre Darzens et Jean Moréas dont elle deviendra la maîtresse.

¹² Lors de sa reprise dans *De la colombe au corbeau par le paon*, Saint-Pol-Roux en changea la dédicataire. Élisabeth Dayre céda sa place à la comédienne Irma Perrot. Ce remplacement est significatif, qui associe, en creux, la séductrice habile aux jeux de l'amour, et qui sut donner la comédie à ses amants successifs ou simultanés, à la professionnelle de théâtre. Toutes deux, reines de la sincérité jouée.

¹³ Autres titres envisagés : *Les pas inéluctables*, *Miséricorde*, *Invocation absolue*, *Pardon*, *Clémence*, *Aux pieds de ma maîtresse*.

*Ma Notre-Dame d'Espérance
présente plus jamais
lointaine désormais
Ma Notre-Dame de Souffrance !
Ô synthèse de femme
et symbole de dame !
Douce Revenue
(puisque Souvenue)
comme te voilà drôle
en cette bure de remords
qui jure tant avec ton rôle
des vivants jours morts
Fille de Trahison
très bonne et très méchante.¹⁴*

Et leurs amours, faites de ruptures et de réconciliations — Élisabeth partageant son temps entre Paul Roux, Rodolphe Darzens, et ses autres amants ponctuels —, durèrent ainsi jusqu'en 1889, année où parurent, sous le nom point encore définitif de Saint-Paul Roux, les derniers vers offerts « à Lyse d'Arles » et dont le titre, « L'épouvantail¹⁵ », dit l'ambiguïté de cette étrange relation :

*Je t'aime un peu comme ce rustre sa grossière
Statue, – à cela près que ton corps est divin –
Toi qui, pour m'épargner la future poussière,
Protèges les espoirs dont je suis le jardin.
Dans la saison nerveuse, ô mon semblant d'épouse,
Où les grelots quêtent mes sens pour compagnons,
Tu dresses ton bras blanc de gardienne jalouse
Devant l'invasion des vandales mignons.*

¹⁴ Dernière strophe du poème « Le Grand Vent ou Les Chacals de l'Espace ». « La fille de trahison » dont l'identité nous paraît désormais évidente est la dédicataire d'un autre poème, « Les filles du calvaire », recueilli dans *Les Reposoirs de la Procession* de 1893 ; poème dans lequel le poète propose à la maîtresse infidèle de partager « [s]a honte comme une assiette de cerises », se désignant lui-même comme le « crépusculaire inspireur de [s]on péché ».

¹⁵ Saint-Paul Roux, « L'épouvantail » (daté du 14 janvier 1889), *Le Moderniste illustré*, 27 avril 1889.

¹⁶ En avril 1889, Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, souhaitant ressusciter *La Pléiade*, avait demandé à Darzens l'autorisation d'utiliser ce titre ; ce dernier ayant refusé, le ton monta et on en vint à se battre à l'épée. Darzens toucha le premier.

Le poète se revendiquait ici comme l'amant légitime et adressait, de nouveau, un signe codé — la dédicace n'était transparente que pour qui connaissait les origines arlésiennes d'Élisabeth — à Darzens. La plaie de 1886 n'était pas cicatrisée. Fait amusant, trois jours avant la parution du poème, Saint-Paul Roux avait servi de témoin à Louis-Pilate de Brinn'Gaubast dans le duel qui opposa ce dernier à l'intrépide Darzens¹⁶, vivant ainsi par procuration la ferrailleuse rencontre qui n'eut pas lieu trois ans plus tôt.

Finalement, Élisabeth Dayre quitta l'un et l'autre pour épouser le poète Gustave Kahn en février 1890. Huit ans plus tard, se convertissant au judaïsme, elle abandonnera son nom de baptême et son surnom de « petite anthologie », pour devenir M^{me} Rachel Kahn.

Caressante, fugeuse, repentante, infidèle, diabolique, séductrice, insaisissable, monstrueux animal sexuel et merveilleux objet de désir, telle fut la Chate de Saint-Pol-Roux.

M. L.